

Journées d'eau

Louise Martineau

Number 19, Fall 1983

Nouvelles et récits

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15901ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Martineau, L. (1983). Journées d'eau. *Moebius*, (19), 69–72.

LOUISE MARTINEAU

Journées d'eau

Ça tambourine dans ma fenêtre, ça cogne dans ma tête. Maudite pluie, tu m'énerves à me réveiller un lundi gris, à buter contre la vitre et la brique de ma maison. Je me traîne de mon lit à l'évier. Envie de rien, sans courage. Même en ouvrant la lumière, je vois gris. Un appartement-nuage qui ne crève pas. Je lave, les yeux collés de sommeil, la vaisselle collée de la veille. Les assiettes s'entrechoquent, frotte, frotte les vieux chaudrons, un verre casse, l'eau noirçit, épaissit presque. Et la pluie qui tombe toujours.

De l'eau! De l'eau propre, sale, dedans, de hors, d'en haut, dehors, Tout se déforme devant mes lunettes dégoulinantes. Les gens sont des tortues sous leurs parapluies, les autos-sous-marins giclent de toutes leurs forces. La rue se noie... Tellement morne et mouillée, je deviens inconsistante-liquide, je tombe moi aussi, m'écrasant sur le trottoir avec un bruit de goutte lourde. M'évaporer. Rentrer au nuage, vite... Je m'enroule dans un repli moins trempé et tâche de dormir le temps que ça passe.

* * *

Blop! Blop! Je suis l'eau, eau d'larme, eau d'lavage, eau pure, qui purifie, qui purge, qui pulse!

Blop! Blop! Je suis l'eau, le fluide, celle par qui les choses se réalisent (selon l'archétype de la quaternité, comme dit Stéphane).

Je coule, je coule toutes sortes de bonnes choses (je débâcle même aujourd'hui). Je coule, j'me coule en sirène au fond du lac des nations, tout ç'qui m'manque, c'est les ch'veux blonds pis la queue d'poisson. Mais ça parait pas, l'eau est assez sale pour ça.

Oups! le lavage est fini! Scusez, faut qu'j'm'en aille! Blop! Blop! Blop!

Tout l'après-midi, l'après-réveil baigne dans l'soleil de mes draps chauds. On s'y chauffe, s'y échauffe, s'y roule si bien à l'envers. Toi, Moi, les deux chats. Dessous, dessus les draps roses à grandes fleurs débordent le lit. Les fenêtres tombent en diagonale. Nos vêtements s'éparpillent au bonheur des chats. Tralalou! Taladam! Lorelou! Merde...

Chats! Pas sous le lit! Ils vont perdre mes rubans... encore! Tant pis! Je repose ma tête sur l'oreiller à côté de la tienne. Etire mes orteils, ta main sur mon ventre, les cheveux mêlés près de ma bouche. Le chat blanc lèche ma joue, joue avec ton doigt. L'instant dure, chaud longtemps, parler doucement. Ma robe blanche s'ouvre en fleur par terre, en pétales de dentelles, et chaque chose autour de nous est un rayon. C'est bon. Tu te racontes en mots, en gestes pour moi toute seule. Une église à Jonquières, une mère-poule, une rue à Québec par où t'es passé. Je visite le dedans de ta tête en invitée. Je ris, et me dis en réponse, mes années au couvent et pourquoi mes chats ont un nom de chanson, et on mélange ensemble nos visions du monde, nos couleurs préférées, à quoi on pense quand on pense à nous.

Les chats s'endorment au pied du lit, à la fin de l'après-midi. Le soleil se couche dans nos ventres, sous les grandes fleurs. Le visage dans ton cou, je m'endors, rose moi aussi...

* * *

Bercent, les corps en érection tendre, tremblant de sang chaud qui monte, au sommet. Les doigts courent sur les clavicules, jouent un air d'ongles agrippés.

Les creux se remplissent et se vident dans les yeux béants, aimants. Douleurs et joie harassante, chorale de soupirs grincés, gracieux. Soudure. Tendre roulis, roule le lit en mer.

Ils sont septième vague, celle qui se jette avec fracas sur la falaise, ils sont mer et pierre, l'un grugeant l'autre, creusant l'autre. Combat entre alliés, concave et convexe. La sueur se mêle aux larmes sur tout leur corps. Bouches grandes ouvertes, se respirent les langues, impriment leur corps, l'un dans l'autre, se pénètrent mutuellement.

L'air se transforme en tintamarre. Le sang monte et descend, plonge de haut. S'élèvent, s'érigent, rouge, et fièvre, oscillent au sommet... les corps éclatent.

La mer est douce, et apprivoisée.

* * *

Je te pleure ma peur dans la bouche, tremble mes lèvres dans ton oreille. Mille excuses d'avance. Même s'il fait chaud dans ton lit. Même si tu me rassures à coups de je t'aime, il pleut!

Il pleut tous les soirs à la même heure. Si tu savais... Je me noie en-dedans, parfois. Je voudrais éteindre toute la lumière de la rue, la faire sauter! Ça m'abrutit de voir passer les autos, les gens, les chiens, les chats! Si tu savais...

J'ai peur, et ne me demandes pas pourquoi. C'est sans raison, et c'est pourquoi je pleure. Tu tiens ma tête dans tes mains et tu l'écrase comme pour m'exorciser. Tu ne dis rien, merci, et d'autres excuses encore!

Ça se calme, d'ailleurs... Je sais que tu ne dormiras pas avant que moi je dorme. Merci.

* * *